



Graphique 9. Poids démographique et foncier des différentes classes sociales dans trois villages du sud Guidimakha. D'après Marchesin, 1992



Maraîchage à Néré Walo, Gorgol

de ruraux de toute condition, principalement vers l'Europe (30% des hommes actifs dans la *moughataa* de Sélibaby dans les années 1970), ont induit une amélioration du niveau de vie des groupes serviles qui peuvent aujourd'hui, dans de nombreuses localités, fonder une famille, constituer et transmettre un capital. Toutefois, les inégalités se sont largement maintenues sur le plan social. Esclaves ou assimilés ne peuvent se marier à des gens de condition plus élevée. Ils vivent dans des quartiers distincts et sont enterrés à part (Daddah, 1998 ; Sy, 2000). Autre permanence : minoritaire au plan démographique, la classe noble et religieuse conserve la mainmise sur les terres. Cette situation peut paraître paradoxale dans la mesure où l'économie des groupes nobles s'est largement externalisée et dépend peu aujourd'hui de la production agricole (cf. plus bas). En fait, le contrôle des terres les plus fertiles confère à ses détenteurs un capital social sans équivalent dans le sud mauritanien. Dans un contexte marqué par une mobilité géographique et sociale importante, la classe noble se doit d'occuper l'espace ; la promotion du salariat agricole ou la construction d'aménagements (diguettes, périmètres irrigués) s'inscrit autant dans une stratégie de conservation du patrimoine foncier

que dans un objectif de souveraineté alimentaire. Le développement du métayage et du salariat agricole accompagne le processus d'émancipation des groupes serviles et permet aux groupes nobles qui en ont les moyens de maintenir leur emprise foncière sur les espaces les plus convoités (*walo*). Cela explique la stabilité de structures foncières profondément inégalitaires.

Seconde tendance majeure observée pendant le 20^{ème} siècle : le passage de systèmes relativement spécialisés, où prévalait un degré élevé de division sociale du travail, à d'autres incluant des activités variées et comprenant des actifs polyvalents.

Corollaire de l'émancipation des groupes serviles et de la sédentarisation, les classes sociales les plus élevées pratiquent désormais certaines tâches anciennement dévolues à la classe servile, notamment les tâches réputées pénibles : labour, sarclage, creusement de puisards pour le bétail. Cette tendance s'observe surtout chez la petite noblesse qui, appauvrie par les crises économiques et climatiques, n'a pas pu trouver les ressources pour avoir recours au salariat agricole. C'est souvent l'émigration d'une partie des actifs qui agit ici comme critère de diffé-

Caisse villageoise et émancipation sociale

Entre les années 1960-1970, la plupart des émigrés du Guidimakha en France se sont regroupés au sein de foyers de travailleurs créés par l'Etat français. Les émigrés originaires d'un même village se retrouvaient ainsi fréquemment colocataires. Cette configuration a favorisé la transposition de la structuration sociale du village au niveau du foyer.

La création de « caisses villageoises » au niveau de ces foyers a principalement servi à la construction d'infrastructures (mosquée, centres de santé, périmètres irrigués) ou à l'alimentation de banques de vivres. Le caractère obligatoire des cotisations, d'un montant souvent important au regard du niveau de salaire, a limité les capacités individuelles d'investissement et, partant, les possibilités d'émancipation des travailleurs d'origine ou de condition servile et de leur famille restée au village.

Avec le rajeunissement des émigrés dont certains vivent aujourd'hui en habitat dispersé et aspirent au changement, l'émancipation économique semble aujourd'hui plus facile. L'organisation sociale reste toutefois peu flexible : « ici » comme « là-bas », le mariage entre « noble » et « esclave » demeure proscrit.

Sources : Sy, 2000 et GRDR

